

les mains dans le dos. Ce tout neuf serviteur zélé d'Allah a roulé sa bosse dans la Guinée de Sékou Touré, où il a tâté du cachot. Promu imam, il n'en continue pas moins à fournir et à boire, jusqu'au jour où il s'écroule en pleine prière. La sentence médicale est sans appel. Une greffe s'impose.

Il vient consulter à Paris. Longues sont les files d'attente. Le dignitaire religieux veut des organes de musulman. Pourquoi ne pas se tourner vers les États-Unis? Là-bas, il doit être simple de trouver un cœur, « avec toutes les fusillades qu'ils ont ». Reste la « xénogreffe », soit la greffe, sur l'homme, d'organes d'origine animale. En cela, le porc est idéal. Perplexe, l'imam cherche en vain des réponses, dans son Coran ouvert au hasard.

Que diront les patients blancs, si un migrant africain passe avant eux? Après tout, la xénogreffe n'est-elle pas « la solution idéale pour réduire les temps d'attente chez les minorités ethniques »? Et si, en Guinée, on apprenait que l'imam du quartier a un cœur de cochon... Quel scandale! Ladjji Harouna accepte néanmoins l'opération, cohabitant dans son enclos de chair avec un porc en pièces détachées. C'est un succès. Un jeune cœur musculeux bat fort désormais dans sa poitrine. Jalouse, l'équipe médicale américaine concurrente se demande si ce n'est pas parce que « le Noir est plus proche du cochon que le Blanc? »

#### UN CONTE À DORMIR DEBOUT

Une lettre anonyme et la peur d'une publicité inopportune poussent l'imam à regagner au plus vite la Guinée. Ce retour secret, sans immunodépresseurs, occasionne une accélération monstre du rejet de la greffe. Arrivé à bon port, c'est d'une voix d'outre-tombe qu'il conduit la prière à la mosquée. En lui, les « milices protectrices » et les « organes étrangers » luttent « avec la même intolérance, la même xénophobie » que les hommes entre eux. Ladjji s'écroule à quatre pattes sur son tapis, tel « un mouton broutant l'herbe »!

#### Une réflexion caustique sur l'athéisme du réel, dans un monde rendu fou.

La Prière du cochon est un conte à dormir debout, doublé d'une réflexion caustique sur l'athéisme du réel, en un monde rendu fou, jusque dans les ruelles de Conakry, où la rumeur fait rage. Dépêché sur place, le nouvel imam se hâte de surnommer son défunt collègue « khössè-mikhi » (l'homme-cochon, en soussou). L'inhumation du transplanté devient vite une affaire d'État! Interdiction est faite de l'enterrer dans le carré musulman. Quant à la femme du mort, enceinte in extremis, mieux vaut lui prodiguer un « aboraman » (avortement) que de la laisser allaiter un porcelet! Pendant ce temps, à Paris, la clinique exige la restitution des « objets du litige » (le cœur, le foie) sous peine de poursuites. Les réseaux sociaux se déchaînent. Faisant allusion à la greffe, un extrémiste musulman parle d'« islamophobie déguisée en compassion ».

Libar M. Fofana est né en 1959 en Guinée Conakry, qu'il a fuie à pied à l'âge de 17 ans, alors que son père croupissait dans la trop fameuse prison du camp Boiro, où l'on enfermait les gens sans jugement. Il revient sur sa terre natale dans chacun de ses romans. Après le petit peuple de Guinée au temps de Sékou Touré (*le Cri des feuilles qui meurent*, « Continents noirs », Gallimard, 2008), il y a eu, entre autres, un récit extrêmement cruel sur la réalité de l'islam (*le Diable dévot*, même éditeur, 2010), puis le destin tragique de deux sœurs siamoises dans la Guinée de la fin des années 1960 (*l'Étrange Rêve d'une femme inachevée*, même éditeur, 2012). Avec *la Prière du cochon*, il impose un roman d'un réalisme proche du fantastique, semé de savoureux dialogues à l'emporte-pièce. Voilà une parabole de haut vol, en forme d'épopée à l'envers, dans laquelle un anti-héros sans foi ni loi se voit propulsé dans un monde qui le dépasse. « Si tu dois manger un animal haram, choisis le plus gras », conclut l'auteur en mettant ce dicton issu de la sagesse malinké – dans la bouche d'un mécanicien philosophe. Cochon qui s'en dédit. ■

MURIEL STEINMETZ

## Jérôme Orsoni face aux récits de la forêt obscure

**LITTÉRATURE** Le narrateur de *la Vie sociale*, isolé dans une cabane au fond des bois, est assailli par des histoires mystérieuses, entre rêve, cinéma et littérature.

**La Vie sociale, de Jérôme Orsoni, Bakélite, 256 pages, 23 euros**

« Pourquoi ne pas aller droit au but? Tant pis si c'est un mur », s'interroge le narrateur, à l'entame de ce qui semble être un « roman de loser » comme il s'en trouve beaucoup. On pourrait s'y laisser prendre, tant les ingrédients semblent au grand complet. Alcoolisme de rigueur, et pessimisme fondamental, résumé dans le « mourir n'est peut-être pas si grave » qui accueille le lecteur. Mais tous les romanciers de l'échec ne font pas de Paris la « capitale de la fin du monde ». Il n'est pas nécessaire de décoder le clin d'œil à Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle, de Walter Benjamin – suicidé à Port-Bou en tentant d'échapper au nazisme – pour comprendre que le propos du livre ne se limite pas à une chronique de l'échec.

C'est par le retrait que tout passe. Il était déjà arrivé à cette conclusion, plutôt que de massacrer ses semblables ou de se tuer. Il part « non pour fuir le monde, mais pour supprimer (sa) solitude » entendue comme le

fait d'être seul en présence des hommes. Pour lui, « la retraite ne consiste pas forcément à battre en retraite, mais plutôt à s'isoler ». Paul Morrison, l'ami du narrateur, lui prête une cabane au fond d'une forêt. Il lui impose, même, des règles : partir « sans rien ». Il a tout prévu, même des livraisons périodiques par une voisine, à qui il doit remettre tous ses effets personnels, clés de voiture comprises. Que sortira-t-il de cette « expérience »? Dans ce questionnement se joue le roman de Jérôme Orsoni.

#### PASSENT HITCHCOCK, DANTE, ET STEPHEN KING

« Ceci n'est tout de même pas un conte fantastique », dit le narrateur, pendant une promenade où il se perd dans la forêt qu'il croit un moment infinie. Et si c'était cela, justement, l'enjeu de cet isolement paradoxal où le monde de la fiction devient surpeuplé? Les chapitres consacrés à « l'histoire de la forêt » mettent en scène, précisément l'histoire qu'on invente, qu'on raconte. Au commencement, c'est celle d'un certain Trophime Lobjois, qui détruisait toutes celles qu'il écrivait, sauf les feuillets que lui piquait son petit frère pour y faire ses

gribouillages. Jérôme la raconte à Laura, une femme qu'il veut séduire, puis à Béatrice pour vérifier qu'elle n'est pas un double de la première.

Alors les péripéties s'emballent. On voit passer Hitchcock, celui des *Oiseaux* ou de *Vertigo*. Stephen King rôde en sous-bois. On accompagne le narrateur chez les sirènes de *l'Odyssee* où il comprend que c'est le « poids des histoires dans (sa) mémoire qui (le) tuera ». Et c'est la bête qui empêchait Dante de sortir de la « forêt obscure » qui devient son guide. Rêves que tout cela, fantasmes ou délires d'un fou, c'est dans une ultime confrontation avec une analyste, dans l'institution où il est placé, que se remet en scène, une fois de plus, le jeu de la réalité et de la fiction.

Jérôme Orsoni propose un roman dont les composants essentiels se trouvent déconstruits jusqu'à ce que la viabilité de la fiction soit mise en doute, puis les recompose en une série de récits qui tiennent pour de bon le lecteur en haleine. Bien loin des sentiers battus de la création romanesque contemporaine, il démontre avec *la Vie sociale* que l'ambition paie. ■

ALAIN NICOLAS



Partir un jour, sans retour, sans se retourner. SCHON/GETTY IMAGES